

Alain Goldschläger  
avec la collaboration de  
Jacques Ch. Lemaire

# Les témoignages écrits de la *Shoah*

Préface de Steven T. Katz

***Racine***

Illustration de couverture : Droits réservés  
Couverture : Véronique Lux  
Mise en pages : MC Compo  
Relecture : Catherine Meeùs

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque  
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2016  
Tour & Taxis, Entrepôt royal  
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles  
[www.racine.be](http://www.racine.be)

D. 2016, 6852. 03  
Dépôt légal : février 2016  
ISBN 978-2-87386-979-3

Imprimé aux Pays-Bas

## PRÉFACE

Compte tenu de son ampleur géographique, du nombre de pays impliqués, de la multitude des meurtriers qui y participèrent et des millions de Juifs et d'autres victimes qui se retrouvèrent pris dans les filets meurtriers et qui furent assassinés, l'étude de la *Shoah* est une entreprise intimidante. Néanmoins, la *Shoah* constitue une expérience d'une telle importance que son étude suscite à la fois l'attention des érudits, mais aussi l'intérêt d'individus d'horizons variés, qui rédigent des textes dans toutes les langues et dans une variété de disciplines. Il en résulte que dans les soixante-dix dernières années, des milliers d'études en tous genres se sont attachées au sujet. Au vu du flot actuel des publications, ce vif intérêt ne semble point s'ameuser.

Jusqu'à récemment, le principal point focal de cette large galaxie de travaux s'est concentré sur une approche historique, engagée par un certain nombre d'historiens prestigieux comme Philip Friedman, Martin Broszat, Hans Mommsen, Léon Poliakov, Raul Hilberg, Israel Gutman et Yehuda Bauer. Leurs travaux sont principalement fondés sur l'analyse des millions de pages de documents officiels, généralement d'origine allemande ou, du moins, rédigés selon la perspective allemande. Il n'y a pas de raison de croire que les études historiques issues de cette tradition ne continuent pas à rester essentielles pour la narration et le déchiffrement de la « guerre contre les Juifs ».

Il faut cependant remarquer que ces historiens de renom manifestent une nette tendance à regarder avec suspicion, voire à négliger cette forme spécifique de littérature que nous nommons « les témoignages des survivants ». Dans son livre de référence de grand intérêt *Sources of Holocaust Research*, Raul Hilberg, sans aucun doute le chercheur le plus influent parmi ces historiens, va jusqu'à affirmer que ce matériau ne possède qu'une valeur fort limitée. Se penchant

particulièrement sur l'histoire orale, il explique que « [e]lle est intrinsèquement limitée sous trois aspects : (1) les survivants en tant que groupe ne sont pas des échantillons représentatifs de la communauté juive qui a été détruite. (2) Ceux qui témoignent ne sont pas des échantillons représentatifs des survivants. (3) Leurs témoignages ne contiennent pas des échantillons représentatifs de leurs expériences<sup>1</sup> ».

Il élargit même sa critique et ajoute que

« [l]es limites et les restrictions de la transmission orale s'appliquent également aux livres, et parfois même de façon plus sévère. Les auteurs doivent se rendre disponibles. Ils doivent investir leur temps et proposer une idée, un schéma, un brouillon ou un manuscrit. Ce qu'ils nous offrent en fin de compte demeure un récit personnel contenant des révélations choisies<sup>2</sup> ».

En conséquence, au vu de ces limitations inhérentes et inévitables, il convient de donner une priorité absolue aux documents officiels, lorsque l'on essaie de comprendre ce qui s'est passé dans la zone d'influence du Troisième Reich. Ces documents, qui proviennent des différentes parties constituantes de l'État hitlérien, permettent la reconstitution fiable de ce qui s'est passé.

Un nombre réduit, mais essentiel, dans l'ensemble des témoignages de survivants s'est imposé dans le cadre plus vaste des études de la *Shoah* et auprès du public le plus large. Parmi ceux-ci, on distinguera les écrits d'Elie Wiesel, et tout particulièrement son œuvre largement autobiographique *La Nuit*, ainsi que les textes aux évocations puissantes de Primo Levi comme *Si c'est un homme*. Il y a bien sûr des dizaines de milliers d'autres livres de souvenirs rédigés par des survivants, sans oublier, plus récemment, les cinquante mille témoignages en vidéo des collections d'archives audiovisuelles comme celle de Fortunoff à l'Université Yale et celle de la Spielberg Video Archive, rebaptisée Holocaust Video Archive et conservée à l'Université de Californie du Sud. Pourtant, la vaste majorité des narrations écrites demeurent peu lues et ne retiennent guère l'attention des chercheurs en dehors de petits cercles d'érudits étudiant la *Shoah*. Même dans ces cénacles, on retrouve une tendance nette à ne leur accorder qu'une importance secondaire : elles servent principalement à illustrer un point de vue établi par la lecture de documents politiques.

---

1 Raul Hilberg, *Sources of Holocaust Research*, Chicago, I.R. Dee, 2001, p. 48 (notre traduction).

2 *Ibid.*, p. 49.

Au cours des deux dernières décennies, on a assisté, cependant, à un changement progressif d'attitude. Des historiens, principalement Saul Friedlander et plus récemment Christopher Browning et Omer Bar Tov notamment, ont commencé à prendre en compte la valeur des témoignages, particulièrement quand il s'agit de reconstruire et de comprendre la *Shoah* dans une perspective juive. Face à la documentation allemande et officielle en tout genre, les chercheurs commencent à saisir que, pour appréhender la nature véritable de la destruction des Juifs d'Europe, il s'avère nécessaire d'aller plus loin que la simple déconstruction sémantique des archives nazies. Il convient de considérer l'effet de ces plans génocidaires et les réactions à ces manifestations de la part des victimes visées. Ces témoignages nous arrivent sous des formes diverses, dévoilent des degrés variés de qualité littéraire, sont rédigés dans de nombreuses langues et proviennent de tous les pays européens occupés. Leur lecture s'avère souvent difficile, car ils contiennent des descriptions d'événements révoltants et traumatisants auxquels le lecteur ne se trouve pas préparé. Pourtant, chacun de ces textes offre une compréhension qui découle certes d'un point de vue personnel, mais qui s'intègre dans une vision totalisante. Tous ensemble, ces écrits parviennent à composer une mosaïque qui offre une peinture distincte de la réalité de la *Shoah*, laquelle ne peut se découvrir ou trouver son équivalent dans toute autre source.

Il n'est guère surprenant que ces narrations individuelles n'offrent qu'un tableau partiel, qui contient parfois des erreurs, puisque l'auteur survivant qui retrace les faits a vécu, comme Hilberg le souligne avec justesse, dans des lieux spécifiques et a traversé une expérience *particulière*. Il ou elle n'est certes pas dans la situation d'un historien d'après-guerre qui peut réunir toutes les données, lire toutes les sources, étudier toutes les archives et, grâce à sa formation spécialisée, réunir le tout en une analyse totalisante qui expose ce qui a eu lieu et pourquoi. Mais, dans le même temps, cette limite inévitable se trouve contrebalancée par l'importance des détails de première main, petits et grands, que les victimes offrent dans leurs narrations subjectives et que la copieuse narration historique ne contient pas.

Les auteurs de ces témoignages assument souvent un présupposé méthodologique fondamental : il existe une barrière infranchissable entre leur expérience et leur capacité à transmettre cette expérience. De façon plus générale, on ne peut faire comprendre ce qui s'est

passé «là-bas» à ceux qui n'étaient pas présents. Elie Wiesel, par exemple, émet fréquemment cette opinion :

«Que le rôle du survivant soit de témoigner, j'en étais conscient. Seulement j'ignorais comment m'y prendre. Je manquais d'expérience, de repères. Je me méfiais des outils, des procédés. Fallait-il tout dire ou tout taire ? Hurler ou murmurer ? Mettre l'accent sur les absents ou sur leurs héritiers ? Comment décrit-on l'indicible ? Comment faire pour revivre, avec pudeur, la chute des hommes et l'éclipse des dieux ? Et puis, comment être sûr que les mots, une fois lâchés, ne vont pas trahir, déformer le message dont ils étaient porteurs<sup>1</sup> ? »

Et il y a indubitablement une certaine vérité dans cette prise de position, même si, en la poussant à l'extrême, on provoquerait son autodestruction. Le langage constitue toujours un outil imparfait et, dans le cas de la *Shoah*, il se peut bien que ses moyens soient particulièrement limités.

Mais, dans le même souffle cependant, la littérature testimoniale transmet certainement un contenu substantiel. Malgré toutes les imperfections réelles des mots et des phrases, le témoignage parvient à communiquer le sens et indique bien que les expériences des ghettos et des camps de la mort ne relèvent pas de la démence. Ce qui s'est passé, aussi intime et personnel que ce soit, appartient à l'expérience humaine et il est possible de l'exprimer et de le faire connaître. Cet effort de communication requiert cependant un engagement émotif oppressant de la part du lecteur, vu la difficulté *a priori* de transmettre la réalité d'une telle expérience extrême à l'aide du langage. Mais le survivant et le lecteur peuvent participer à cet échange, comme le prouve l'impact évident des œuvres des survivants depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Dans la mesure où les lecteurs tentent d'«écouter» la voix particulière des témoignages, ils sont amenés à opérer certains ajustements et à considérer certaines assertions de façon à entendre pleinement et correctement ce qui est dit. Le premier ajustement et le plus saillant implique la suspension de tout jugement moral, du moins initialement, envers le monde dans lequel ils s'engagent, puisque celui-ci diffère presque totalement de celui dans lequel ils vivent. C'est un monde où toutes les règles morales traditionnelles, où tous les tabous politiques volent en éclats et où l'inversion des

---

1 Elie Wiesel, *Un Juif aujourd'hui*, Paris, Seuil, 1977, p. 26.

valeurs éthiques, justifiée par des dogmes raciaux manichéens, impose sa loi suprême. Dans ce lieu, les victimes subissent des avanies extraordinaires, légitimées par le déni de l'humanité des Juifs. En réaction, les victimes luttent pour survivre dans une réalité sans précédent, séparées de tout ancrage normatif traditionnel, et elles accomplissent souvent des exploits extraordinaires. L'évaluation du comportement des survivants pose une question épineuse et complexe. Cependant, au moins de manière initiale, les questions de jugement moral, qu'il s'agisse de louanges ou de censure, devraient être écartées.

Prenons pour exemple paradigmatique l'action des femmes juives, et particulièrement celle des doctresses juives dans les camps de la mort qui, pour sauver la vie d'une femme juive enceinte ou qui venait d'accoucher, tuaient l'enfant.

« Nous en sommes arrivées à la conclusion que nous avons été faibles trop longtemps. Nous devions au moins sauver les mères. Pour appliquer notre plan, il nous fallait faire passer les nourrissons pour des enfants mort-nés... Malheureusement le sort des bébés devait toujours être le même. Après avoir pris toutes les précautions, nous pincions et closions les narines du polisson et quand il ouvrait la bouche pour respirer, nous lui administrions une dose de produit mortel. Une piqûre aurait été plus rapide mais aurait laissé une trace et nous n'osions risquer de laisser les Allemands découvrir la vérité.

Nous placions l'enfant mort dans la même boîte dans laquelle on nous l'avait apporté des baraques, comme si l'accouchement avait eu lieu là-bas. Pour l'administration du camp, c'était un enfant mort-né<sup>1</sup>. »

Il n'y a rien dans l'expérience personnelle du lecteur d'après-guerre qui puisse le préparer à une telle confrontation. Son univers moral doit gagner une certaine largeur de vue et revoir, pour autant que ce soit possible, la mesure du caractère moral des actions telles que celles décrites ici.

De plus, il faut comprendre que, dans l'univers quotidien du lecteur, le passé – et ce n'est pas injustifié – nous donne des leçons pour le présent. Selon la célèbre formule du philosophe George Santayana : « Si nous n'étudions pas l'histoire, nous nous condamnons à la répéter. » Ceci signifie que ceux qui lisent aujourd'hui les témoignages suivent, dans leur quotidien, des principes connus pour le temps

---

1 Olga Lengyel, *Souvenirs de l'au-delà*, Paris, Éditions du Bateau ivre, 1946, p. 113.

présent et ils savent ce qu'il faut faire dans ce contexte, en se fondant sur ce qui s'est passé. Mais dans les ghettos, et plus encore dans les camps de la mort, les vérités fondamentales d'hier n'avaient plus cours. L'assaut nazi contre le peuple juif a renversé toutes les valeurs morales établies. Ici, les médecins tuent les hommes, les femmes et les enfants; les camions de la Croix-Rouge livraient le gaz mortel Zyklon B et des orchestres jouaient alors que des centaines de milliers de victimes marchaient vers leur mort. Conséquemment, rien ne pouvait préparer ou n'a préparé quiconque pour cette expérience macabre et le lecteur se doit de comprendre ce « manque de préparation ». En vérité, agir selon des principes ou des habitudes ancrés dans le passé devait souvent produire exactement le résultat contraire à l'attente et détériorer la situation plutôt que l'améliorer. Nous avons gardé bien des exemples concrets où des vies furent perdues et non sauvées pour avoir suivi cette logique. Donc, les règles que nous appliquons pour comprendre et pour déchiffrer cette réalité singulière doivent être revues et notre capacité à comprendre avec sympathie – au sens étymologique – doit s'élargir.

Enfin, le lecteur ne doit pas s'attendre à observer des comportements éthiques inébranlables, des manifestations de courage prodigieuses, une générosité sans limites ou un long répertoire d'actes héroïques répétés. On trouve, dans ces souvenirs, bien des exemples de comportement hautement moral, bien des gestes de charité et d'altruisme généreux ainsi que des actes de courage et d'héroïsme. Mais le vaste réservoir des souvenirs – c'est-à-dire ce qui est remémoré et décrit – porte sur *tous* les aspects de ces vies, vécues dans la présence constante d'une déshumanisation pressante, d'une humiliation continue et du danger de la mort en masse. Le lecteur doit donc s'attendre à des possibilités illimitées de comportement, ainsi qu'à un large éventail de décisions possibles qui reflètent les choix complexes et pénibles – même ceux que Lawrence Langer décrit avec acuité comme « des choix sans choix » – dont aucun ne pouvait être digne, éthique ou honorable. Et quand le lecteur rencontre, comme il le fera, des actes de stature morale et des manifestations évidentes d'altruisme et d'humanité, il suspendra sa lecture et s'étonnera que de tels actes puissent apparaître dans les circonstances infernales dans lesquelles elles ont pris place.

\*

Ces thèmes essentiels, ainsi que bien d'autres, se trouvent abondamment illustrés dans l'étude qu'Alain Goldschläger nous offre aujourd'hui. Il s'appuie sur un grand nombre de témoignages écrits, composés dans plus d'une trentaine de langues, ainsi que sur une étude de photographies, de musiques, de chansons et de films, pris sous l'angle de témoignages supplémentaires et qui jette une lumière importante sur ce trésor de documentation. À la suite de décennies d'une lecture méticuleuse de cet ensemble large d'environ trois mille volumes, surtout composés ou traduits en français, Goldschläger a pu construire un récit cohérent et ingénieux, qui éclaire la nature et la signification de la littérature des survivants par une analyse nouvelle et totalisante. Sa déconstruction du matériel se fonde sur une étude minutieuse des documents pertinents sous des formes variées, avec un œil scrutant leur potentiel encore inexploré.

Suivant une disposition chronologique, il s'attache aux témoignages écrits pendant la guerre, poursuit son examen en se penchant sur les ouvrages produits dans l'immédiat après-guerre de 1945 à 1951, puis s'arrête aux mémoires et aux témoignages de 1952 à 1979 et enfin examine ceux produits entre 1980 et aujourd'hui. En revisitant les œuvres de ces différentes périodes, Goldschläger s'applique à créer une méthode qui autorise le lecteur à « comprendre ce qui peut permettre de découvrir, dans la limite du possible, les intentions véritables de leurs auteurs ». Il tente d'accomplir ceci en offrant une contextualisation érudite d'un très grand nombre d'écrits ainsi qu'une analyse attentive fondée sur leur modalité, c'est-à-dire leur forme et leur genre. De plus, et cela est également appréciable, il mène une large enquête et clarifie ce que signifie « témoigner », « être témoin » de l'extermination planifiée du peuple juif.

Quant aux questions fondamentales du contexte et de la contextualisation, Goldschläger insiste avec pertinence sur le fait que chacune des cinq périodes chronologiques qu'il a identifiées contient des indices distinctifs, des caractères propres, autant pour ce qui concerne les auteurs de ces œuvres que les publics qui les lisent et qui sont amenés à les interpréter. De plus, comme il le souligne, dans certains cas, ces deux points ne coïncident pas. Les mémoires et les témoignages sont parfois publiés longtemps après le moment de leur rédaction. Dans ces cas, des questions herméneutiques nouvelles et intrigantes pointent à l'horizon, relatives à la mémoire, à l'écriture, à la réécriture, à la ou aux révisions et à la publication éventuelle.

L'illustration la plus célèbre est certainement celle du récit *La Nuit* d'Elie Wiesel, qui formait une composante de détail d'un beaucoup plus large ouvrage écrit en yiddish immédiatement après la fin de la guerre. Plus tard, à Paris, suivant l'avis de l'éminent penseur et écrivain catholique François Mauriac, Wiesel abrégé son texte initial, le révisa et le publia en français en 1955. Il fut ensuite traduit en anglais. Récemment, une nouvelle traduction anglaise de la version française, revue et réalisée par l'épouse de Wiesel, fut publiée aux États-Unis en 2006. L'auteur y a une nouvelle fois incorporé des changements et des additions, même si ceux-ci sont limités. Ainsi, un lecteur de la version en yiddish de la fin des années 1940, qui pourrait bien être un survivant lui-même, est obligatoirement un lecteur bien différent des dizaines de milliers d'étudiants du secondaire ou d'université en Amérique et en Europe qui lisent le texte aujourd'hui.

Goldschläger reste aux aguets en ce qui regarde les interrogations épistémologiques parsemant la littérature testimoniale. Il reste sensible aux questions de fiabilité, de factualité et de vérité que soulève cette forme d'écriture. À lire ses commentaires sur ces sujets fondamentaux, on en arrive à mesurer pleinement leur complexité et la difficulté à discerner « ce qui s'est vraiment passé ». Cela signifie, comme il le signale, que les lecteurs doivent être réfléchis autant que prudents quand il s'agit d'évaluer la fiabilité de ce qui se lit sur le papier. Mais, dans le même souffle, Goldschläger remarque sagement qu'il convient de ne pas récuser l'auteur ou de réfuter ses dires sous prétexte de leur subjectivité, de leur côté fragmentaire ou, par moment, de leur manque de fiabilité. De plus, comme il le sait – et comme il aide le lecteur à le comprendre –, cette forme de documentation possède des vertus qui ne se retrouvent pas dans les vastes études historiques d'une part, ou dans les créations d'œuvres de fiction de l'autre. Dès lors, il en arrive à cette observation à la fois fondée et pénétrante concernant la lecture et l'appréciation de ces écrits hautement distincts et humains quand il affirme : « Toute volonté d'estampiller une valeur sur un témoignage nous apparaît comme une dénégation de la souffrance de l'auteur et constitue à nos yeux un acte profondément immoral. » Au vu des explications tendancieuses qui nous ont été offertes de toutes parts, ce jugement devrait marquer la première étape pour tout nouveau lecteur ou pour tout analyste néophyte de ce *corpus* de souvenirs.

Comme nous l'avons déjà mentionné, ce travail étend dans la section finale son investigation de manière plus large et se penche sur les œuvres d'art, la musique, le cinéma et les photographies en recherche de « témoignage ». Sous cet angle, bien que nous jouissions de nombreuses études spécialisées sur ces types de créations culturelles, l'examen qui nous est proposé représente une tentative novatrice pour incorporer à bon escient ces catégories d'approche dans la rubrique générale des témoignages. J'ose m'avancer à prédire que cette facette risque bien d'être la plus discutée et fertile de ce travail et que bien des chercheurs la trouveront originale et imaginative – et utile –, comme ce fut mon cas. Je suis conscient depuis longtemps de la signification des œuvres artistiques produites durant la *Shoah*. J'utilise de la musique écrite et jouée au cours de cette période – tout particulièrement à Theresienstadt – dans mes classes depuis des décennies. Mais je me rends compte aujourd'hui, grâce à cette étude, que cette veine de créativité culturelle s'avérait bien plus féconde au moment où elle se retrouvait face à l'extermination et qu'elle contient des valeurs et des significations bien plus étendues. Bien entendu, ces œuvres d'art et ces témoignages du pouvoir de l'humain suggèrent bien de sérieuses questions additionnelles de méthode et d'interprétation qui dépassent celles posées par les témoignages littéraires.

Enfin, ce qui est admirable et de grande valeur dans les réflexions de Goldschläger, dans un domaine où chacun s'emploie à utiliser la *Shoah* dans des perspectives diverses, y compris les comparaisons avec d'autres massacres de masse, réside dans son opposition explicite à toutes ces pratiques, souvent tendancieuses. Il nous rappelle astucieusement que, dans la substance des témoignages qui nous concernent ici, nous découvrons des éléments de preuve qui contredisent beaucoup, sinon la majorité de ces efforts malavisés – dont beaucoup méritent le nom de « banalisation ». Mais, en contrepartie, il indique que la lecture de ce genre soulève aussi des questions légitimes et fondamentales dans quasiment toutes les disciplines étudiées dans le monde universitaire. On pourrait avancer que Goldschläger va trop loin en proposant une vision apophatique et négativiste en réponse à la lecture des témoignages, mais son instinct, qui restreint l'interprétation de ces textes, s'avère approprié et correct.

En somme, ce livre représente une contribution de valeur et érudite sur un sujet dont l'importance continue de grandir, alors que

nous nous éloignons de plus en plus de la réalité historique à laquelle elle renvoie.

**Steven T. Katz**

*Titulaire de la Chaire de recherche Alvin J. et Shirley Slater en études juives  
et de l'Holocauste à l'Université de Boston*

*Conseiller académique auprès de l'International Holocaust Remembrance Alliance*

## INTRODUCTION

Dès 1946, les préfaciers des récits de guerre – et particulièrement des écrits de personnes libérées des camps – soulignent que le texte qu'ils introduisent ne constitue qu'un document parmi tant d'autres, mais qu'il retrace une histoire exceptionnelle méritant toute l'attention du lecteur. Plus de soixante ans plus tard, les quatrièmes de couverture résumant les témoignages des survivants de la *Shoah* redisent les mêmes mots et adoptent la même attitude. Dans l'entre-temps, plus d'une trentaine de milliers de livres en une trentaine de langues ont tenté de raconter les péripéties de la vie d'individus qui ont traversé cet événement exceptionnellement dramatique.

Cette coïncidence semblerait indiquer que les œuvres de ce genre peuvent à la fois révéler la valeur fondamentale du thème en quelques traits et maintenir indéfiniment l'intérêt par l'exploration de nouvelles facettes. Il suffisait de quelques textes pour saisir l'importance de l'expérience des camps et pour en comprendre le sens, mais paradoxalement, l'avalanche des livres ne peut appréhender ni l'essence ni la totalité de l'expérience génocidaire.

La multitude des témoignages écrits se joint aux collections d'enregistrement de récits oraux, aux livres d'histoire qui décortiquent les conditions et les évolutions de la guerre, aux ouvrages d'analyse de toutes espèces. La bibliothèque est comble, mais, chaque jour, des documents et des apports nouveaux invitent à réexaminer et à questionner notre connaissance de l'épopée de la Seconde Guerre mondiale et de l'Holocauste.

En nous limitant aux témoignages écrits et publiés, nous voudrions tenter d'organiser la profusion des récits testamentaires pour essayer d'en analyser la nature et l'évolution. Nous voudrions offrir des clés de lecture afin de permettre une compréhension qui recouvre, pour autant que faire se peut, les intentions authentiques

des auteurs. En contextualisant les conditions d'écriture et de réception des écrits testimoniaux, en clarifiant leurs normes génériques, le présent livre ambitionne de proposer une grille de lecture des témoignages de la *Shoah*.

Tout témoin rapporte son vécu avec une appréhension particulière. Mais, selon la distance qui s'est installée entre l'événement et le moment de l'écriture, se développent des approches bien différentes, relatives à la manière de raconter, au contenu de la narration et aux enseignements que l'on peut en tirer. Ces écrits posent des questions précises sur la possibilité de se remémorer le passé avec justesse, ainsi que sur le « produit » mémoriel que deviennent alors les souvenirs, surtout quand ces rappels à la mémoire portent sur une expérience hors du commun, à la limite de l'humain.

Avant que de nous engager dans l'examen précis des ouvrages rédigés par les survivants, nous voudrions proposer une réflexion sur les contours du genre testimonial. Si on s'interroge sur la nature du témoignage, on constate d'emblée que le concept varie considérablement selon l'arène où il est invoqué. Les approches théoriques des récits proposent des critères de validation dissemblables, situation qui peut provoquer des questionnements. L'accréditation des personnes requiert aussi un processus d'identification et de reconnaissance du témoin.

Notre travail utilise la date de publication des textes comme un des principaux critères de classification. Les cinq périodes d'écriture que nous avons pu délimiter en fonction d'une étude statistique de l'ensemble des publications nous ont fourni les indices heuristiques premiers de ce travail : aux cinq périodes d'édition correspondent cinq types de travail d'écriture ainsi que cinq modèles de réception et d'interprétation.

Nous sommes bien conscients qu'il peut exister un grand décalage entre le moment de la publication – date avérée – et le temps incertain de l'écriture. Quand nous en aurons l'occasion, nous soulignerons les changements à apporter dans l'interprétation de certains textes dès lors que la rédaction et la publication se distancient considérablement.

Cependant, si nous avons procédé autrement, nous aurions été *ipso facto* confrontés à un nombre d'obstacles quasi insurmontables. Ainsi, il peut se révéler fort difficile de déterminer le moment exact de l'acte d'écriture. Celui-ci peut s'étaler sur une période prolongée, avec des arrêts et des reprises. Dans le cas où un manuscrit est publié

après une longue période d'attente ou d'indécision – si l'on considère les manuscrits rédigés dans l'immédiat après-guerre, mais parus en librairie dans les années 1990 – se pose la question d'une relecture possible par l'auteur ou par un réviseur avec des altérations potentiellement profondes.

La littérature de témoignage répond à des critères bien spécifiques mais qui, vu la nouveauté du genre, continuent à décontenancer le lecteur. L'approche testimoniale se trouve marginalisée dans la mesure où sa réception se révèle complexe et obéit à des règles inhabituelles. Une série de questions se posent d'emblée. Quel véritable but l'auteur poursuit-il? Quelle crédibilité détient-il? Comment évaluer la véracité des dires exceptionnels? Faut-il les aborder comme une parole d'histoire et en attendre une précision scientifique? Faut-il accepter que la fiction participe du message et que l'imaginaire s'introduise dans un arrière-fond artistique? Le texte nécessite-t-il inévitablement le recours à des lectures connexes pour être compris?

Il ne s'agit pas de savoir s'il est possible de rendre de manière authentique l'expérience de la *Shoah*, car la réponse à une telle question ne peut déboucher que sur une conclusion négative et humainement blessante. La discussion doit se déplacer: il convient désormais de rechercher la meilleure manière possible de décrire la *Shoah*, tout en acceptant l'axiome qui veut que la réalité intime du vécu concentrationnaire échappe à tout mode d'expression. Est-ce que le souvenir direct se révèle plus opérant? Une vision métaphorique mènerait-elle plus efficacement au but à atteindre? Le discours historique offre-t-il un type d'authentification plus propice à la compréhension des faits, malgré sa tonalité froide et distante? La poésie ou la fiction, qui requièrent un plus grand effort d'imagination de la part du lecteur, permettent-elles une meilleure vision des faits?

Le lecteur s'étonnera peut-être de l'attention limitée accordée aux grands porte-parole des survivants, comme Elie Wiesel ou Primo Levi. Notre admiration pour leurs extraordinaires capacités à transmettre la réalité concentrationnaire et à jeter un regard plein d'intelligence et d'humanité sur les faits et les réactions humaines demeure incommensurable. Si leurs récits appartiennent désormais au trésor littéraire de l'humanité, nous les considérerons comme des astres qui projettent leurs lumières dans le concert de milliers de feux ardents. Il nous importe de souligner d'entrée de jeu que nous avons consciemment cherché à oblitérer les critères esthétiques dans notre

# TABLE DES MATIÈRES

<b>Préface par Steven Katz</b>	5
<b>Introduction</b>	15
<b>Première partie</b> Système des signes testimoniaux	21
<b>I Ce qu'est un témoignage</b>	23
Discours historique ou parole littéraire ?	24
«Après Auschwitz, plus de poésie !»	26
Le rendu de l'expérience	27
La classification bibliographique des récits	27
Historique des attitudes vis-à-vis de la <i>Shoah</i>	29
L'éventail des témoignages	30
Le paradoxe de Fabrice	32
La définition du genre littéraire	35
Autobiographie et témoignage	36
Autobiographie	36
Positionnement du moi écrivain	39
La référence ultime	42
Autofiction	42
Biographie	43
Reportages	43
Témoin et victime	44
Discussion et dispute	46
Témoin conteur ou témoin mémorialiste	47

<b>II Les conditions de publication</b>	51
Langue et culture	51
Les éléments du paratexte	57
Témoignage et politique	61
<b>Deuxième partie Les témoignages de la Shoah</b>	67
<b>I Première période (1933-1945). L'œil des victimes</b>	69
Le peuple du Livre tente de se sauver par le livre	69
Le journal de guerre	71
Quatre situations d'écriture	71
Le destin personnel des auteurs	81
L'époque de la publication	83
La structure du journal de guerre	85
Le caractère unique du témoignage	87
L'écriture ou la vie	87
La réception des journaux de guerre	88
Viktor Frankl	89
<b>II Deuxième période (1945-1951). La description</b>	91
Les témoignages juifs	95
La mission contraignante	97
Le descriptif	99
Un monde fantasmagorique	102
Parler et pouvoir dire ?	102
Le prix de la survie	104
Le lecteur aveugle ?	107
<i>Je parle pour Nous</i>	109
Le statut des rescapés	111
Le deuil du ghetto	112
Colère et ambivalence des sentiments	113
La langue d'écriture	114
Récits de femmes	115
Le <i>Journal</i> d'Anne Frank	119
L'absence de Dieu	120
Absence d'allusions aux résistants et à la Palestine	123
Anachronisme	124
Le paratexte	124

<b>III Troisième période (1952-1979). Les gardiens de la mémoire</b>	127
Conditions de vie	128
Primo Levi, Elie Wiesel et Anne Frank	129
Écriture et silence	132
L'écriture testimoniale	134
Lecture et « mauvaise conscience »	135
La France et les autres pays	136
Les pays de l'Est	139
Yiddish et Israël	140
Moments de réflexion	141
Le procès Eichmann	143
L'affirmation du regard historique	144
Mémorisation	144
Éducation	145
La parole des femmes	147
Rester aux aguets	152
Les textes retrouvés	153
<i>Shoah</i> et Dieu	154
Les arts visuels	157
Iconographie	158
<i>Shoah</i> et littérature	159
<b>IV Quatrième période (1980-2000). Les antirévisionnistes</b>	163
Les pourtours du récit	167
Conditions de vie et technologie	171
Un nouveau type de récit	172
Indications paratextuelles	174
<i>Shoah</i> et identité juive	175
Les femmes survivantes parlent	176
Un nouveau récit : les enfants cachés	177
Les homosexuels	180
La langue d'écriture	182
Un nouveau type de témoignage	183
Tonalité	184
Dieu à Auschwitz	187
Le rôle des médias	188
Musées et lieux de commémoration	190
Le discours dans les photographies	191
Fossilisation du style et recherche de l'étrange	192

<b>V Cinquième période (2000-2012). Recherche d'un nouveau souffle</b>	195
Diversité de la production	199
Du témoignage à l'autobiographie	202
Le monde politique	203
Écriture à deux	205
Les transcriptions et les compilations	206
Une nouvelle perspective	209
Le cas de la Roumanie	211
Le retour du religieux	213
Internet	216
Les faux	217
Le témoignage de la seconde génération	218
La <i>Shoah</i> , référence des génocides	221
Les témoignages et la littérature enfantine	222
<b>Troisième partie</b> Dialogue avec la mémoire	223
<b>I Le travail de mémoire</b>	225
Hiérarchie des douleurs	225
Les sujets tabous	231
Les voix négligées	240
La mémoire apprise et jeux de répétition	246
<b>II La <i>Shoah</i> et l'image</b>	249
Les photographies	249
Images du passé	254
Les œuvres graphiques	256
Films documentaires comme témoignages	257
Les auteurs de référence : Alain Resnais et Claude Lanzmann	258
La télévision	262
Témoignages oraux filmés	263
Témoignages transposés à l'écran	264
Le <i>docu-drama</i>	267
Films d'auteurs survivants	268
<b>Conclusion</b>	271

<b>Bibliographie des écrits testimoniaux et des œuvres littéraires</b>	275
<b>Bibliographie générale</b>	289
<b>Filmographie</b>	297
<b>Index des noms</b>	299
<b>Index des notions</b>	307
<b>Table des matières</b>	313